

Jean de Fontfraîche et le roman historique en Rouge et Or
Cécile Boulaire

► **To cite this version:**

Cécile Boulaire. Jean de Fontfraîche et le roman historique en Rouge et Or. La Bibliothèque Rouge et Or, Centre de recherches littéraires imaginaire et didactique; Université d'Artois, Feb 2006, Arras, France. pp.165-176. hal-01162805

HAL Id: hal-01162805

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01162805>

Submitted on 12 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



***Jean de Fontfraîche* et le roman historique en Rouge & Or**

Le roman historique n'est pas le genre romanesque le mieux représenté dans la collection Rouge et Or des éditions G.P. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, elle semble se donner pour but d'ancrer la littérature pour enfants et adolescents dans une réalité concrète dont l'aventure ne soit pas absente pour autant. La présentation du passé s'efface donc derrière une peinture d'un monde moderne élargi dans tous les sens du terme: sur le plan géographique, avec l'exotisme et les aventures en terres lointaines; et sur le plan temporel, avec l'accent mis sur les technologies d'avenir, sans qu'on flirte jamais avec la science-fiction. C'est vers le présent et l'avenir qu'on souhaite tourner les jeunes lecteurs. Et si de nombreux titres évoquent le roman d'aventures, c'est qu'il exalte l'action, et que c'est cette capacité à *agir* dans le monde concret que les promoteurs de la collection semblent vouloir encourager chez leurs lecteurs.

Pourtant les romans historiques ne sont pas totalement absents du catalogue de la collection. Parmi ceux-ci émerge le singulier projet d'un auteur, Hélène Coudrier¹: non pas écrire *un* roman historique, ou encore une série mettant en scène, pendant deux ou trois volumes, un héros récurrent, comme c'est le cas parfois, mais bel et bien engager une saga s'étalant sur quinze siècles, à la manière des *Mystères du peuple* d'Eugène Sue. C'est à cette entreprise littéraire singulière que je voudrais consacrer les quelques pages qui suivent, en commençant par replacer la série "Jean de Fontfraîche" au sein de l'ensemble de romans historiques publiés par la collection Rouge et Or.

Les romans historiques parus dans le cadre de cette collection doivent se faire une place dans le mince interstice ménagé à la jonction de plusieurs sous-genres.

Le premier d'entre eux, le roman d'aventure, est le plus anciennement représenté dans la collection. Après la guerre, les éditions G.P. inaugurent ainsi la collection avec des classiques du récit pour la jeunesse: *Le prisonnier de la rivière noire* de West Lathrop et *Robinson Crusoë* de Daniel Defoe en 1948, *Le dernier des Mohicans* de Fenimore Cooper en 1949, *L'île au trésor* de Robert Louis Stevenson et *Les trappeurs de l'Arkansas* de Gustave Aimard en 1950, *Le naufragé du "Pacifique"* (*Masterman Ready*) du fameux Capitaine Marryat et *Les trois mousquetaires* en 1952, *Flibustiers et*

¹ De son vrai nom Hélène MORFIN, présentée ainsi par les Editions Elor qui ont choisi récemment de rééditer quelques volumes de la série: "Historienne, passionnée d'archéologie, généalogie et coutumes locales, et mère de famille nombreuse par ailleurs".

boucaniers d'Alexandre Olivier Oexmelin, *L'ancre de miséricorde* de Pierre Mac Orlan et *Moby Dick* d'Herman Melville en 1953, *Les aventures du capitaine Corcoran* d'Alfred Assollant en 1954... Tous romans d'aventures qui n'ont pas été pensés pour un public spécifiquement ou exclusivement enfantin — même si l'édition de *L'ancre de miséricorde* précise que pour l'occasion le texte a été adapté aux enfants par l'auteur lui-même.

Le fait que l'intrigue de ces romans soit repoussée dans le passé ne fait pas d'eux des romans historiques. Les romans (comme les films) de mousquetaires doivent se dérouler au XVII^e siècle, et les récits de pirates au XVIII^e, c'est moins l'occasion d'un discours sur le passé historique que l'allégeance à l'une des nombreuses conventions du sous-genre élu. Ces classiques du roman d'aventure passés dans le champ des lectures d'enfance font le bonheur des éditeurs, parfois depuis longtemps. C'est à l'intérieur du cadre qu'ils dessinent que les nouveaux auteurs vont devoir se faire une place. Evoquer le passé nécessitera dans un premier temps qu'on sacrifie au genre héroïque associé au roman d'aventures. Un topos qui n'est d'ailleurs pas très éloigné de la règle implicite qui régit le roman historique.

Ce n'est que très progressivement que les deux branches romanesques se singulariseront, le roman historique faisant peu à peu place à des personnages d'extraction modeste, au destin plus ordinaire. Les intrigues n'obéiront plus obligatoirement aux schémas héroïques et l'intérêt se déplacera de l'aventure au sens strict vers la peinture historique, jusqu'à ses plus humbles détails. Cette évolution va de pair avec un rajeunissement des protagonistes. Tandis que les héros des romans d'aventures classiques des années 1950 sont souvent des adultes, les romans historiques publiés à partir de 1960 mettent en scène des enfants de l'âge des jeunes lecteurs: 9 à 12 ans en série Dauphine, 12 à 17 ans en Souveraine. Par ailleurs l'accent est mis de plus en plus sur les relations entre les divers personnages, y compris dans leur dimension sociale, au détriment de l'action héroïque elle-même. C'est l'insertion d'un jeune héros dans son époque, et la manière dont il s'y prend pour se ménager un champ d'action individuel, qui importe aux auteurs des années 1960 et 1970.

Le roman historique issu du roman d'aventure flirte ici avec un autre sous-genre romanesque bien représenté dans la collection Rouge et Or — et peut-être à l'origine de l'identité de la collection elle-même. Il s'agit du roman "de jeune", dans lequel le protagoniste est un enfant ou un jeune adolescent, bien implanté dans son époque, et qui

va faire la preuve, pour des lecteurs issus du Baby-boom, que la jeunesse n'est une entrave ni à l'action, ni à la pertinence des initiatives. Ces romans, les plus nombreux au sein de la collection, ont pour cadre le monde moderne, contemporain des jeunes lecteurs, même si dans certains cas il se pare des attraits de l'exotisme. Ainsi les récits de J.Christiaens ou de Jacqueline Cervon, à travers les aventures de Django, de Coumba, de Djeleni ou de Selim invitent-ils le jeune lecteur à voir ses semblables dans tous les enfants de son âge, quels que soient leur culture d'origine et le pays où ils vivent. Identité des désirs et des aspirations, différences des pratiques et des croyances, à travers sa branche "exotique" la collection Rouge et Or semble rejoindre les préoccupations qui étaient aussi celles du Père Castor, Paul Faucher, lorsqu'en 1948 il crée la collection *Enfants de la terre*. Pour faire échec à la xénophobie et au racisme qui ont tant marqué la génération précédente, il s'agit de permettre aux jeunes du monde entier de se connaître les uns les autres, serait-ce par le truchement de récits de fiction. Dans ceux-ci, on insistera sur la singularité des manières de faire, et sur le sens de ces particularités, avec l'idée qu'en éveillant la curiosité des plus jeunes envers l'autre et sa culture, on se prémunit contre l'intolérance, souvent nourrie de peur et d'ignorance.

De sorte que le roman historique va peu à peu quitter la sphère d'influence du récit d'aventure pour se rapprocher du roman de mœurs, auquel il empruntera le goût du détail matériel, au moment-même où se développe la Nouvelle Histoire et son attention aux pratiques du quotidien.

Ce glissement a un corollaire, concernant les périodes historiques élues en priorité par les auteurs de ces récits. Dans la première décennie qui suit la Guerre, la période la plus représentée est le XVIIIe siècle, tout simplement parce que les récits les plus nombreux mettent en scène des pirates.

Dans la décennie suivante, c'est à dire jusqu'au milieu des années 1960, les choses évoluent. En effet, sur près d'une trentaine de romans à thématique historique, on recense une douzaine de récits prenant pour cadre le Moyen Age, depuis l'époque des conquêtes Vikings (à travers les romans de Paul-Jacques Bonzon et Jean Ollivier) jusqu'à la guerre de Cent ans. Une période propice aux faits d'armes d'où sortiront des héros, comment en témoignent les titres des romans eux-mêmes: *l'Aventure viking*, *Le combat du cerf d'argent*. Cette prédilection pour un Moyen Age héroïque n'occulte pas le XVIIIe siècle, mais, fait nouveau, celui-ci n'est plus le siècle de la piraterie. Si l'on met à part le roman de Michael Gibson, *L'auberge du loup blanc*, les autres récits oublient les pirates pour se tourner vers les jeunes nobles de l'âge des lecteurs,

confrontés parfois à d'écrasantes responsabilités (*Le chevalier des Sartigues*; *Pour sauver le prince*), à des situations délicates post-révolutionnaires (*Marquise en sabots*) mais aussi à de premiers émois. Le roman historique se mâtine de récit de mœurs, et sous le héros apparaît l'être humain avec sa fragilité. Cette décennie voit aussi apparaître un contingent de romans prenant pour cadre l'Antiquité gréco-romaine: pas moins de 6 romans avant 1965, dont la trilogie de Jean-François Pays, *Le signe de Rome*.

Ce goût de l'Antiquité se confirmera dans la décennie suivante (1965-1975), avec encore 7 romans dont l'intrigue se situe en Gaule, à Syracuse, à Carthage, en Grèce ou en Egypte. Cet élargissement de l'aire géographique explorée par ces récits confirme la vocation de la collection Rouge et Or, attachée à varier les points de vue du lecteur sur le monde, que celui-ci soit contemporain ou passé. Le goût pour le XVIIIe siècle en revanche semble passé; restent seulement deux romans qui évoquent l'enfant du Temple ou la fille de Louis XVI, topoï du roman populaire. Dans l'ensemble, la représentation des diverses périodes historiques s'équilibre, aucune prédilection ne se manifeste clairement. La nouveauté est à chercher ailleurs.

D'une part, dans la variété des pays, des cultures et des milieux évoqués dans ces voyages littéraires dans le passé. On ne se contente plus de faire revivre l'histoire de France, les romans nous emmènent à Fiesole à la Renaissance, dans la Perse du XVIe siècle, dans un théâtre londonien du XVIIe siècle, à Québec en 1664 ou chez un pêcheur de Venise en 1665, en Hollande à la fin du XIXe siècle, au pays basque en 1820, dans un orphelinat australien en 1825, dans l'ouest américain au milieu du XIXe siècle, chez un berger afghan dans les années 1920...

D'autre part, la dimension héroïque fortement présente dans les premiers romans historiques s'est effacée derrière le souci de faire partager au lecteur les préoccupations et les manières de vivre au quotidien d'enfants dont le but n'est plus l'exploit individuel, mais qui sont très souvent engagés, malgré leur jeune âge, dans une vie sociale, artisanale et économique dont le récit s'attache à nous donner le détail.

Cet intérêt nouveau pour la dimension matérielle de l'existence des personnages se double d'une multiplication des protagonistes. Avant 1965, trois héros sur quatre sont des garçons. Entre 1965 et 1975, seulement un sur deux. Le fait nouveau est, plus que l'apparition d'héroïnes, l'abondance des romans dont l'intrigue se partage entre plusieurs protagonistes, mis sur un même plan en termes narratifs, garçons et filles en proportions égales. Il semble qu'on renonce provisoirement au héros isolé pour envisager bien davantage l'action collective et mixte — ce n'est peut-être pas un hasard si ce

bouleversement narratif est à peu près contemporain de la généralisation des écoles primaires mixtes...

Enfin apparaît un ressort nouveau dans le choix de proposer telle ou telle période à la lecture. Deux livres portent le label "Souveraine ORTF", en 1967 puis 1968. Dans ces récits, les illustrations (souvent de Jacques Pecnard, Michel Gourlier, Henri Dimpre...) sont remplacées par des images photographiques extraites de téléfilms. L'influence croissante de la culture télévisuelle se lit davantage encore dans la décennie 1970, quand les thèmes des romans eux-mêmes vont rejoindre massivement ceux des films et feuilletons diffusés par la télévision qui se répand dans les foyers français. C'est l'époque de la floraison des récits de pionniers américains, reprenant sans aucun doute la vogue lancée à la suite de la diffusion de la série *Bonanza* (1965 sur la première chaîne ORTF; création 1959) puis de la très fameuse *Petite maison dans la prairie*, qui fera le bonheur de plusieurs générations de téléspectateurs à partir de 1976 (1974 aux USA).

C'est dans ce contexte qu'il faut resituer la très singulière entreprise romanesque d'Hélène Coudrier, qui publie, de 1971 à 1977 sept romans historiques formant la série "Jean de Fontfraîche". Il m'a semblé intéressant d'isoler cette suite de sept romans, pour deux raisons. D'une part eu égard à son intérêt propre. D'autre part, parce qu'elle témoigne, au début de ces années 1970 où il est de bon ton de ne voir que platitude dans les entreprises romanesque destinées à l'enfance (alors que l'album, lui, se renouvellerait), qu'une collection déjà ancienne, considérée comme populaire par certains de ses aspects, et fortement identifiées par une poignée d'auteurs "phares" comme sont Renée Aurembou, Saint-Marcoux ou Paul Berna, peut faire la place à un auteur auparavant inconnu, qui va d'emblée se lancer dans un projet d'envergure. De quoi s'agit-il?

Il n'est pas certain qu'Hélène Coudrier ait eu dès son premier roman le projet de la série dans son ensemble. Ou plus exactement: il n'est pas certain que les responsables de la collection aient jugé prudent d'annoncer une série avant de voir si le premier volume rencontrait des lecteurs. C'est donc à partir du deuxième roman qu'un avant-propos intègre le récit à un ensemble plus vaste. Et il faut attendre le troisième récit pour que la page de titre intérieure mentionne "n°3 de la série Jean de Fontfraîche" — mais la mention ne sera pas généralisée, et bien des lecteurs ont pu lire l'un ou l'autre des romans sans s'intéresser à l'ensemble.

Car chaque récit est parfaitement autonome, contrairement à ce qui se passe dans des séries traditionnelles (par exemple *Le signe de Rome* de Jean-François Pays, dont les trois volumes mettent en scène le jeune Loix sans solution de continuité narrative). Il s'agit chaque fois d'une aventure — ou micro-aventure — d'un jeune garçon dans sa onzième année. Sa particularité est de vivre dans un village des alentours de Vienne, dans l'Isère, et d'être parfaitement bien intégré dans la petite société locale. Unité de lieu, donc, et unité thématique partielle, puisqu'il s'agit à chaque fois de montrer comment un jeune garçon à l'âge où l'on sort de l'enfance, parvient à franchir ce cap décisif en s'affirmant, aux yeux de la collectivité mais aussi à ses propres yeux, comme un individu responsable et doué d'une personnalité forte. C'est un projet qui peut paraître un peu convenu: topos du roman pour enfant dans son ensemble, lieu commun du roman historique en particulier, où la toile de fond historique sert souvent de prétexte à mettre en lumière l'éclosion d'une personnalité. Pourtant ici le discours sur cet âge de basculement de l'enfance à l'âge de l'autonomie prend un éclat particulier, dû à l'ingéniosité de la construction de la série. Hélène Coudrier a en effet choisi de nous faire connaître tout un lignage, les descendants du carrier Vitalis, esclave du seigneur gaulois Tritos, de la Villa de Fontaine-Fraîche, au premier siècle de notre ère.

Le projet d'ensemble apparaît mieux si l'on feuillette les pages d'avant-propos du dernier volume de la série. Sous le titre "la famille Vital, de père en fils", l'auteur égrène une interminable liste de noms, à la manière des généalogies bibliques, une liste non dénuée de force poétique, donc, mais qui porte en elle aussi tout le projet idéologique de la série romanesque, comme on va le voir par la suite. A intervalles réguliers, un nom écrit en capitales signale qu'un des descendants de Vitalis le carrier fait l'objet d'un roman évoquant sa onzième année: son propre fils, Vitalinus, en 50, héros de *Vitalinus et les figues* (1971); Vitalis, onze ans en 256, protagoniste de *Vitalis et les faux sesterces* (1972); Johannet, en 507, héros de *Johannet et le courage de Fontfraîche* (1973); Jehannot, en 754, héros de *Jehannot et la petite sarrazine* (1974); Johantet en 1011, héros de *Johantet et le seigneur des aigles* (1975); Jehan des cloches en 1255 (1976), *Jeantou le gâte-sauce* en 1516 (1977).

Le projet pourrait n'être qu'un artifice. En réalité il décuple la force de chacun des récits. Le modèle est évident à tous, bien sûr: *Les Mystères du Peuple* d'Eugène Sue, dont le dernier volume paraît en 1857, est sous-titré *l'histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges*. C'est bien à une forme de "mystères du peuple" pour enfants que nous avons affaire avec "Jean de Fontfraîche". Mais tandis qu'Eugène Sue

évoquait la longue chaîne de servitudes subies par les descendants de Joel, "brenn" (c'est à dire chef) de la tribu en 57 avant JC, jusqu'à l'échec de la seconde République, Hélène Coudrier met dans sa série romanesque l'espoir nécessaire à son désir manifeste: donner aux jeunes lecteurs d'environ onze ans la certitude que chacun de leurs gestes "fait" l'histoire.

En cela la démarche de la romancière s'apparente fortement aux propos de la Nouvelle Histoire qui sont médiatisés justement dans ces années-là. En 1973, Georges Duby réalise pour la télévision la série *Le Temps des cathédrales*. En 1975, l'édition de *Montaillou, village occitan*, à la suite de l'émission *Apostrophes*, qui a fait découvrir Emmanuel Le Roy Ladurie au grand public, est un énorme succès de librairie. Jacques Le Goff, en alternance avec Roger Chartier, anime sur France Culture *Les Lundis de l'histoire*, émission qui permet de faire découvrir les travaux les plus récents des historiens à un auditoire de non-spécialistes. La revue grand public *L'Histoire* est fondée en 1978 ; les éditions du Seuil lancent aussi une collection de poche destinée au plus large public, *Points Histoire*. Autant le projet d'Eugène Sue s'apparentait au pamphlet, autant la saga d'Hélène Coudrier peut se rattacher aux tentatives nombreuses pour rapprocher le fait historique du grand public tout en mettant l'accent sur le fait que, contrairement à ce que l'on a longtemps enseigné, l'histoire est aussi — avant tout — l'histoire des gens ordinaires. Vitalis le carrier et ses descendants sont des gens ordinaires. Pourtant la liste de leurs noms, de leurs métiers, des avanes de leurs existences, non seulement témoigne de l'histoire, mais "fait" l'histoire.

De Vitalis le carrier, esclave, à Jeantou le gâte-sauce, marmiton rêvant de devenir jardinier, la famille s'est christianisée, et a connu des fortunes diverses, sur fond de grande histoire. L'auteur prend soin, dans la chronologie rappelée au début de chaque volume, d'inscrire l'histoire de la dynastie Vital dans un contexte plus large, qui prend en compte tout d'abord les grandes étapes de l'histoire traditionnelle :

Johannes Vitalis le Jeune défendit Fontfraîche et combattit les Wisigoths.[...]
Jehannes Vitals dit barbe-Folle, tué à Fontfraîche en 733 par les Sarrasins.[...]
Jehan Vitals dit l'Empereur servit sous Charlemagne et mourut en Espagne.[...]
Jehan Vitals Sans-Avoir s'engagea dans les troupes d'Eudes, fils de Robert le Fort, et fut blessé par les Normands en 885, en défendant Lutèce. [...]
Jehan Vitals, qui mourut dans une grande épidémie de peste. [...]
Jehan-Marie Vitals reçut au cours de la deuxième croisade un coup de cimeterre d'un Turc, en 1147. [...]
Jehan-Marie Vitals partit aux croisades, connut Baudouin, le roi lépreux de Jérusalem, combattit Saladin et mourut là-bas.

Mais la destinée des Vitalis est scandée aussi par l'évolution des techniques et des manières de vivre :

Johannes Vitalis le Fort, qui inventa les remparts du bourg. [...]
Jehan Vitals dit la Mouche, un petit malin, qui planta le jardin du nouveau château.[...]
Jehan-Marie Vitals dit Grand Vitals, qui inventa une charrue nouvelle et travailla avec ses onze frères et cinq beaux-frères aux murs du donjon neuf.

Enfin elle s'inscrit dans un mouvement global et très lent d'évolution des structures sociales, économiques et religieuses :

Vitalis le forgeron, le premier homme libre de la famille.[...]
Vitalis le Marchand, le gros commerçant lyonnais.[...]
Vitalis, le champion de course, reçut au baptême le nom de Johannes Michel Vitalis en 266.[...]
Johannes Vitalis dit La Chanson, jardinier à la villa.[...]
Jehan Vitals, sénéchal du sire de Vignelay. [...]
Jehan Vitals, le fauconnier du château.[...]
Jehan Vital, qui construisit la ferme de la Croix-Saint-Jean et se fit fermier.
Jehan Vital, qui ajouta des murs et des dépendances à la ferme.

À travers cette simple liste qui est déjà narration, on lit l'histoire sociale, technique, politique et même étymologique (de Vitalis à "Vial", "car il y avait trop de Vital à Fontfraîche pour qu'on s'y retrouve") d'une lignée d'anonymes, élevée ici à la dignité de dynastie. Et, loin des dégénérescences des lignées royales, cette généalogie, dans un esprit délibérément positif, attribue à chacun un rôle modeste mais finalement décisif dans la marche inexorable vers le mieux. D'esclaves, les Vitalis sont devenus paysans riches. Ils ont contribué au bien-être de leur communauté, en prenant leur part des conflits défensifs qui les opposèrent trop souvent à des envahisseurs étrangers, mais aussi en inventant des améliorations aux manières de faire des villageois (élevage, construction, outillage).

Derrière l'intérêt narratif de ces fictions, d'ailleurs assez différent d'un volume à l'autre, apparaît le message idéologique qui sous-tend la série. Nous pourrions le scinder en deux branches. D'une part Hélène Coudrier parle à ses jeunes lecteurs de l'histoire et de la mémoire. D'autre part elle leur transmet tout une série de valeurs humanistes qui s'incarnent dans les divers avatars de son personnage romanesque.

Je commencerai par évoquer ces valeurs. Celle qui apparaît avec le plus d'évidence est la solidarité. A travers les siècles, c'est la cohésion de la société de Fontfraîche qui semble garantir la survie du hameau et son développement, malgré des phases de précarité. Ainsi, dans *Johannet et le courage de Fontfraîche*, qui se déroule en 507, le pays a été ravagé à plusieurs reprises par divers passages de barbares, et les habitants sont peureusement repliés sur le bourg. C'est leur capacité à s'unir, à mettre en commun leurs ressources, à valoriser les moindres talents et à compter sur les complémentarités qui leur permettront de tenir tête aux bagaudes, en attendant les

secours du Comte de Vienne. De même dans *Jehan des cloches*, qui se déroule au XIII^e siècle, les hommes sensés du village s'unissent pour résister au vil seigneur qui usurpe le pouvoir. Ils parviendront à rétablir la justice. Le moindre épisode de chacun des romans met en avant l'importance du travail réalisé en commun.

C'est d'ailleurs l'accent mis sur le travail qui constitue un autre des principaux éléments fédérateurs d'un récit à l'autre. L'amour du travail bien fait est un leit-motiv énoncé dès le premier volume: on lit à propos des gaulois de *Vitalinus et les figues* qu' "ils aimaient surtout le travail bien fait" (p.13). On retrouvera cet amour de l'artisanat, de l'agriculture, du savoir-faire, chez chacun des protagonistes de la série: c'est amoureusement que Vitalis le carrier parle de la roche et de la manière de l'extraire et de la tailler; dans le second volume, les amis du jeune héros, fils d'artisan, aiment la forge, l'atelier de tissage où leurs pères les font travailler avec eux; Johannet, au VI^e siècle admire le talent de charpentier de son père et rêve de l'égaliser; Jehannot, au VIII^e siècle, ne céderait à personne le soin de son troupeau de moutons; Jeantou aime plus que tout le travail de jardinier. Si les professions et les goûts évoluent au cours des siècles, les descendants Vitals semblent se transmettre ce goût du travail et il faut reconnaître qu'Hélène Coudrier sait faire partager au lecteur l'intérêt de ses personnages pour les compétences manuelles, le savoir-faire, le "métier".

Autant l'effort de la romancière porte sur le détail de chaque métier, de chaque technique architecturale, de chaque détail d'urbanisme ou d'organisation sociale, autant mérite d'être signalée sa désinvolture à l'égard des questions religieuses. Le syncrétisme polythéiste de la gaule romaine lui semble satisfaisant, elle ne le mentionne qu'au passage, faisant ainsi comprendre au lecteur que la spiritualité est un enjeu bien moindre que les questions politiques ou sociales. Ainsi est-il dit à plusieurs reprises que les gaulois de Fontfraîche sont satisfaits de la "domination" romaine, car elle leur a apporté la paix. Dans le second volume, on verra la famille de Vitalis se convertir massivement au christianisme, mais là encore la motivation semble moins étroitement spirituelle que sociale: Hélène Coudrier insiste bien sur le fait que cette religion nouvelle séduit les faibles, les dominés, les esclaves. Notons aussi que l'épisode des Bagaudes (*Johannet et le courage de Fontfraîche*) se clôt sur le désir de l'un des personnages d'être ordonné prêtre pour revenir au village. Mais l'auteur précise bien qu'il est animé par ce désir de guider les âmes parce qu'il a beaucoup étudié (notamment l'histoire) et s'estime apte à assumer cette responsabilité. La question est donc plus celle du savoir et de la responsabilité que de la foi.

Ainsi nos personnages semblent-ils ancrés dans une réalité essentiellement matérielle dont l'auteur ne nous laisse rien ignorer. Et s'il est un sentiment qui les unit tous à travers les siècles, c'est bien moins le lien religieux ou même le sentiment du lignage (comme on va le voir) que l'amour du pays, l'attachement à la terre. Celui-ci sera régulièrement rappelé. Dans le premier volume, Vitalinus rêve des splendeurs de Vienne et de ses beaux monuments, mais "leur préfér[e] son pays à lui, plein de merveilles aussi" (p.39). Et l'on retrouve cette exclamation dans *Jehan des cloches*: "Comme Jehan aimait son petit pays!" (p.51)

Pourtant il y a loin de cet attachement au nationalisme barrésien! Du moins Hélène Coudrier semble-t-elle consciente du danger que constitue ce repli sur soi de toute communauté, fût-elle animée par l'amour de sa terre. Ainsi, à plusieurs reprises, lorsque le village subit un préjudice (un vol de sacs de farine; plus tard la circulation de pièces falsifiées), l'auteur illustre-t-elle les mécanismes de l'exclusion et de la xénophobie en montrant le rejet dont sont systématiquement l'objet les "étrangers": gaulois d'autres tribus réunis par Clovis, sarrazins, africains. Systématiquement, ces personnages sont accusés à tort. Systématiquement, les vrais coupables sont démasqués, les accusateurs confondus, et le message adressé aux lecteurs est clair: ne jugeons pas sans preuves; soyons ouverts aux étrangers qui apportent tant avec eux. Les deux soldats de l'armée de Clovis sauront sauver le village en creusant un souterrain; ils ont apporté avec eux des compétences de tanneurs inconnues auparavant; la petite sarrazine recueillie par Johannet connaît les secrets des plantes. Et c'est ainsi que peu à peu se mélangent les populations à Fontfraîche: Vitalinus a pour amis un fils d'Egyptien et un Noir de Numidie; l'un des Vitalis épouse une petite grecque aux yeux noirs; quelques siècle après Jehannot épousera la "petite sarrazine", fille des amours d'une jeune femme du pays et d'un berger d'Afrique du nord enrôlé de force par les Arabes et tombé amoureux au lieu de faire la guerre; et dans le second épisode, on nous dit que Morellus, le fils du forgeron a les cheveux étrangement noirs et crépus, bien que personne n'ait jamais vu de Noir à Fontfraîche — or le lecteur se souvient, lui, du Noir de Numidie ami de l'aïeul!

Amour du travail bien fait et de l'effort collectif, attachement au pays et tolérance mêlés, voilà rapidement énoncées les valeurs qui fondent cette saga romanesque pour la jeunesse. Des valeurs qui ne déparent pas la collection dans son ensemble.

L'autre versant du message idéologique véhiculé par la série concerne l'Histoire elle-même. On s'attend toujours à ce qu'un roman historique, peu ou prou, parle à son lecteur du rapport des hommes à leur histoire collective, familiale, individuelle. Hélène Coudrier évoque ici la mémoire familiale et sociale, et le rôle que tient l'histoire et plus amplement le savoir dans la conscience de soi d'une collectivité.

L'histoire est dans un premier temps un phénomène observable aux traces matérielles qu'il laisse. Proposant une sorte d'archéologie à rebours, l'auteur nous donne à voir les vagues d'oubli, de redécouverte, de réemploi, de détournement ou de pillage que subissent les lieux et les choses au fil du temps. L'élément constant, c'est la source fraîche qui donne son nom au hameau, et qui, on le devine, a motivé l'installation sur le site des premiers sédentaires. Autour de cette source, les gaulois bâtissent leurs maisons, dessinent leurs ruelles, étagent leurs champs et leurs vergers. Quelques siècles plus tard la fontaine deviendra le centre de la Villa du seigneur local, qui en ornera le bassin d'une sculpture de triton. Mais au VI^e siècle la villa n'est plus que ruine; ses colonnes servent de piliers aux porches du hameau fortifié. Le site jadis occupé par la belle bâtisse est redevenu marais, sans qu'on se soucie de l'assécher. Et le triton est désormais pris pour un poisson. Au VIII^e siècle il n'y a plus qu'un stérile vestige, la foudre a détruit le triton qu'on appelle "truite" et les habitants y ont vu une marque de malédiction... Mais ces restes antiques vivent une nouvelle vie: dans *Jehan des cloches* on déterrera un bloc de marbre vert et il deviendra bénitier.

De même que les bâtiments s'érodent et que leurs matériaux sont réutilisés, parfois sans qu'on ait conscience de leur usage primitif, de même les croyances et les goûts se suivent, et s'effacent partiellement les uns les autres. Dans le premier volume, les Gaulois tiennent à leur traditions, même s'ils fréquentent de temps à autres des étrangers qui parlent d'un dieu venu d'Orient, vivant dans un taureau. Dans le second volume, l'arménien qui travaille au port vénère Mithra le taureau, la religion "à la mode dans l'Empire", mais Vitalis, lui, fait des prières à Mercure, avant que le grec Johannes ne convertisse tout le hameau; alors l'autel des lares est transformé en autel chrétien, on abat la statue de Jupiter, et on renonce aux fêtes à Bacchus. Mais dans le dernier volume, au XVI^e siècle, alors qu'on s'apprête à célébrer une fête, Messire Guillaume le seigneur dévoile la nouvelle statue qui doit remplacer la vieille croix abîmée par la foudre: or à la stupeur générale la sculpture figure... "Apollon dieu du soleil", à la mode renaissante! Amusant retour du paganisme antique, dont le lecteur fidèle saura peut-être apprécier l'ironie.

Car Hélène Coudrier ne se prive pas de moquer doucement les personnages peuplant ce hameau de fiction, toujours méfiants devant la nouveauté — d'autant plus méfiants que leur absence de conscience du passé les rend incapables de se projeter dans l'avenir. L'auteur insiste sur les "lieux de mémoire" dérisoires auxquels se rattachent ses personnages, sur les succédanés de discours historiques qu'ils s'inventent les uns après les autres, sur la faiblesse surtout de la mémoire individuelle et familiale.

Dans le premier volume, le vieux pêcheur Gondorix est le seul à connaître l'histoire du village, il la tient dit-on des récits que lui ont fait des druides. Il sait, ainsi, que les romains ont vaincu les gaulois, et qu'avant ces conquêtes ses aïeux étaient des hommes libres, eux qui sont maintenant esclaves. Mais à ce savoir généalogique et social se superpose de la fiction, ainsi le vieil homme ajoute –t-il "on dit aussi que cette cité était protégée par des fées" (p.51). Dans le roman qui se déroule au VI^e siècle, il est dit que seule la grand-mère est dépositaire de la mémoire du village: c'est elle qui sait que jadis était ici une belle villa, d'où proviennent les colonnes du porche et le poisson de la fontaine, ainsi que les pierres qui ont servi à bâtir l'église, mais son savoir s'arrête là. Elle est simplement capable d'expliquer que si le site est désormais inondé, c'est suite à la rupture de canalisations — mais visiblement personne dans le village n'a plus le savoir nécessaire au rétablissement de ce réseau d'eau élaboré. Pourtant, si l'union persiste entre les habitants du village, c'est parce que les récits partagés à la veillée construisent une culture commune, et la conscience d'avoir en commun un passé, un savoir et un avenir. Dans le volume suivant, aux paroles échangées à la veillée ont succédé les épopées comme vecteurs de la mémoire collective. Ce sont donc à des récits qui flirtent avec le genre fictionnel que doivent se raccrocher les habitants de Fontfraîche pour avoir une idée de leur propre passé. Tout contestables qu'ils soient, ces récits semblent malgré tout avoir des vertus de persistance supérieures à la mémoire individuelle.

Ainsi, le jeune Vitalis du second volume croit-il naïvement que tous ses ancêtres étaient déjà des maîtres, comme l'est son père, comme il s'apprête à l'être; mais nous, lecteurs, savons qu'il n'en est rien, puisque le Vitalinus du volume précédent n'est affranchi qu'en fin de roman. De même le prologue énumératif mentionne-t-il ces quelques incongruités:

(IX^e siècle) Jehan Vitals, qui se fit charpentier (la premier de la famille disait-il)
[or nous connaissons déjà un charpentier dès le VI^e siècle!]
Jehan Vitals le Jeune, charpentier, qui refit les toits du bourg après un terrible incendie

Jehan Vitals dit Charpentier, puisque chez les Vitals, paraît-il, tous les hommes ont toujours été charpentiers
[...]
Johantet, qui combattit en 1011 le terrible seigneur des aigles, épousa la gentille Zabelette en 1020 et se fit fauconnier
Jehan Vitals, fauconnier du château
Jehan Vitals dit Fauconnier, puisque, paraît-il, chez les Vitals, tous eles hommes sont depuis toujours fauconniers au château

Au VIIIe siècle, dans *Jehannot et la petite sarrazine*, le seigneur décide soudain de planter des vignes — comme il y en avait en abondance autour de la Villa Tritnonia. Mais voilà: on se récrie, car "De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu de vignes à Fontfraise!" (p.53). Là encore, Hélène Coudrier prend son jeune lecteur à témoin: son seul savoir lui permet de porter un regard sévère sur ces villageois ignorants de leur passé, et donc inconsidérément fermés à tout ce qu'ils perçoivent comme innovation, sans se douter que ce n'est qu'une redite de l'histoire. Dans le volume qui se déroule au XIIIe siècle, on découvre que les habitants ont construit un moulin... exactement à l'emplacement où les gallo-romains avaient le leur. La mémoire est donc faible, l'intuition et la connaissance de la terre heureusement perdurent — mais quelles pertes de temps, faute d'une transmission fiable des connaissances!

Sa suite romanesque joue donc sur l'amplitude inédite du récit pour générer chez le lecteur, sans discours superflu, la conscience d'une nécessité d'un regard global sur l'histoire, la perception de la longue durée. Et en même temps le découpage de cet ensemble en sept romans de taille très ordinaire, organisés chacun de manière autonome autour d'un caractère d'enfant original crée l'attachement à chacun, et mêle au sentiment de la continuité très ample celui du morcellement né de l'expérience individuelle. Tout le paradoxe de l'Histoire tient donc dans ce vaste et ambitieux projet romanesque. Il permet à Hélène Coudrier de dire l'Histoire sans en occulter la matière vitale, les gens. Elle articule ainsi le discontinu de la destinée romanesque à la continuité ample de l'historien.

Qui aurait dit qu'un projet de cette ampleur, mené avec cette légèreté et ce bonheur d'écrire, aurait jailli au cœur d'une collection qui était née plusieurs décennies auparavant, qui se verrait bientôt concurrencée par des séries plus modernes, par l'apparition des collections de poche? Jean de Fontfraise témoigne de ce que la collection Rouge et Or pouvait produire de meilleur: un ensemble de romans relativement "calibrés", bien construits, mais dont l'ambition dépasse la facilité première avec laquelle on entre dans le récit. Surtout, une suite romanesque entièrement habitée

par l'ouverture d'esprit et le caractère positif emblématiques de la collection. Tous les jeunes garçons de onze ans qui s'animent devant nos yeux de lecteurs sont dynamiques, pleins de vie, ardents, généreux. Tous se cherchent encore, et se frottent aux adultes plus qu'ils ne s'y heurtent, de sorte qu'à la fin de chaque roman chacun sait mieux qu'au départ ce qu'il va faire de sa vie. Tous aiment par-dessus tout leur village et sa nature, le travail qu'on leur y a confié, la vie qui s'ouvre devant eux. C'est sans doute cette joie de vivre alliée à ce puissant désir d'insertion dans le monde adulte (" à cette époque, on était déjà presque adulte à 11 ans" lit-on dans plusieurs volumes) qui font de Jean de Fontfraîche une série typique de la collection Rouge et Or. Un optimisme et un certain aveuglement aux forces sombres de l'intériorité psychique qui seront sans doute implicitement reprochés ensuite à la collection, et dépassés par des collections plus jeunes (Travelling chez Duculot, par exemple), tandis que, dans les années 1980, certains critiques épris de valeurs traditionnelles² déploreront la disparition de cet esprit sain et joyeux qui se lisait, notamment, en Rouge et or.

Cécile Boulaire
Université François-Rabelais, Tours

² Voir Marie-Claude MONCHAUX, *Ecrits pour nuire*, UNI, 1986.